

La personne — ou le groupe de personnes — qui doterait définitivement le pays de cette école ou tout au moins de ces classes ménagères aurait bien mérité de la patrie, et son nom mériterait d'être conservé dans les annales de l'histoire.

L'entreprise déjà tentée par quelques-unes de nos communautés enseignantes, est difficile.

Il faut lutter contre des préjugés bien profondément enracinés, contre l'apathie et l'imprévoyance des parents, contre la vanité des jeunes filles, etc, etc ; mais l'œuvre est belle : elle assurera le bonheur, l'aisance et la prospérité d'un grand nombre de familles.

Il y a de quoi tenter ceux qui ont du dévouement et de l'énergie au cœur !

LE BON EMILE A L'ECOLE SANS DIEU

'ÉTAIT à la veille de la laïcisation des écoles. Pour effacer plus facilement l'image de JÉSUS et de MARIE des âmes des enfants, la préfecture de la Seine faisait enlever leurs emblèmes des écoles. Le sacrilège s'accomplissait avec plus ou moins de brutalité, suivant les quartiers et les sentiments personnels des instituteurs. Le décrochage des crucifix préluait au crochetage des couvents.

Dans une école d'un faubourg populaire de Paris, l'enlèvement s'était fait un matin de bonne heure, avant l'arrivée des élèves ; mais, en entrant dans la cour, les pauvres petits rencontrèrent la brouette chargée des débris de l'image divine. Ce qu'ils pensèrent, ce qu'ils dirent entre eux, je l'ignore ; mais je sais ce que fit un des plus jeunes, celui dont je raconte l'histoire.

Pâle, d'apparence chétive, c'était un de ces enfants du siège, c'est-à-dire de la faim, de la terreur, et de la souffrance. Il s'appelait Emile. Le père était indifférent, la mère chrétienne, tous deux honnêtes, laborieux, mais malheureux. La guerre et la Commune avait changé leur aisance en misère. Faut de ressources, ils avaient mis leur garçon à l'école laïque. L'enfant, docile et intelligent, apprenait bien et était fort aimé de ses camarades.

A l'aspect du crucifix brisé, brouetté avec des ordures, il